

Francine D'Amour
L'écriture au laser

Josette Giguère

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20014ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, J. (1988). Francine D'Amour : l'écriture au laser. *Nuit blanche*, (32), 10–12.

Francine D'Amour

L'écriture au laser

À l'automne 1987, Guérin littérature décernait son prix à Francine D'Amour pour un premier roman à l'écriture raffinée, au sujet audacieux. Heureux événement sur la scène littéraire québécoise! Les dimanches sont mortels¹ révèle le talent sûr d'une ingénieure du texte, dotée du regard chirurgical de l'observatrice implacable. La carrière de Francine D'Amour prend un départ qui la mènera loin.



Photo Normand Hampré

La lecture des *Dimanches* a suscité, chez au moins une lectrice, une exaltation heureuse. En refermant le bouquin, elle avait décidé qu'elle rencontrerait et ferait connaître l'écrivaine, cachée dans un cégep², qui publiait un premier roman sans naïveté, ni prétention. L'enthousiasme de la lectrice avait bonne compagnie. Après avoir subi la magie du livre, Jean-Éthier Blais écrivait, dans *Le Devoir* du 21 novembre dernier, un papier élogieux, à la gloire de cette *débutante*. Avec raison, car le roman, est construit avec science, et la romancière s'y aventure avec courage et finesse dans les contrées, souvent mal explorées, de l'amour filial et de la passion alcoolique au cœur des mesquineries familiales. Un coup de force de la saison littéraire 1987-1988.

Les nuances d'une rencontre

«*Ses yeux brillent maintenant. Feux verts.*»³ Nous sommes attablées devant des cafés, aimablement préparés par le compagnon, Jean. Des chats partout, sur les murs et sur la soie. Les autres chats vivent à la campagne, Aurore et Mascara. Elle s'inquiète. N'est pas photogénique, croit-elle. Le photographe la rassure : elle «*pass*» très bien à la télé. Nous fumons des cigarettes à la chaîne. Le décor est confortable, de bon goût. Elle est élégante. Timide? Réservée. Le clic-clic du briquet ponctue le rythme de la conversation, qui porte essentiellement sur l'ÉCRITURE.

Un roman «régulé avec une remarquable précision»⁴

«Au début, j'ignorais le contenu des «Heures» et des «Dimanches». Je connaissais la fin, j'avais une idée des personnages. Et j'avais une structure... des lieux, aussi. Mais je ne savais pas ce qui se passerait. C'était improvisé.»

Le contenu a beau être qualifié d'improvisé, la forme reste des plus construites. Nous avons d'abord discuté de cette structure, aussi simple et géniale que l'ABC. A: les «Heures». Le récit au temps présent, par l'entremise de Mathilde, de l'événement du jour: la visite de la Fille au Père.

B: les «Dimanches», qui éclaireront la fin, la justifient de l'extérieur. Le Père endormi, alcoolisé, annonce la narration des retours en arrière, marqués au signe de l'imparfait.

C: les «Monologues», qui tissent de l'intérieur les fils de la tragédie. Plutôt écrits sur le mode du dialogue

intérieur, ces monologues permettent de multiplier les points d'origine du récit, sans toutefois nuire à l'unité. Joli tour d'adresse!

Les voies de l'écriture

«Au début, je croyais ne faire que des monologues de Mathilde. En écrivant, j'ai découvert que je pouvais le faire pour tous les personnages... jusqu'aux monologues croisés des derniers chapitres. Plus le roman avançait, plus je me rendais compte que je pouvais entrer dans l'intériorité des personnages, du Père surtout... ce que je n'avais pas prévu.»

Les infanticides sont nettement plus fréquents que les parricides et par ailleurs, plus souvent qu'autrement, c'est le père qui tue sa fille et le fils son père, mis à part Médée, le cas douteux d'Abraham qui n'appartient pas tout à fait à la tradition littéraire, et quelques autres exceptions qui ouvrent le champ de ses spéculations à de nouvelles perspectives. (p. 94)

Père et fille suivent le cours fluvial étendus côte à côte mais voilà que les eaux se séparent et que chavire le lit-bateau l'un prend le large file vers la mer pendant que l'autre part à la dérive solitaire et hardie. (p. 182)

Elles s'observaient mutuellement et s'efforçaient de faire taire la panique qui s'emparait de chacune quand elle reconnaissait sur le visage las des deux autres le masque têtue de la folie raisonnable. (p. 17)

À propos des «Monologues», Francine D'Amour parle d'écriture spontanée. «Je les écrivais vite, d'un jet, avec très peu de corrections. L'espace de liberté que supposait cette écriture me facilitait la tâche. Au moment d'écrire, ça coulait.» Ce qui n'a pas été le cas pour la narration des «Heures». «D'un point de vue technique, je trouvais difficile de manœuvrer tous ces

personnages. Comme il n'y avait pas de dialogue, passer rapidement d'une conscience à une autre me posait parfois de simples problèmes de clarté.»

Huit à la douzaine

Au moment de la conception structurale, Francine D'Amour avoue avoir été obsédée par le chiffre 12. Douze heures et douze mois. À l'origine, douze lieux et douze chapitres. L'obsession a cependant été trahie à la page 93. «Estelle s'accorde de petites vacances bien méritées.»⁵ À partir de ce point du récit, des sauts temporels complexifient la structure : douze heures en huit chapitres. Avant que ne s'impose la transgression du système *dodécanaire*, la rédaction s'était bloquée pendant un moment. «Presque un an, avant de me donner la permission de transgresser, et de pouvoir reprendre le fil de l'écriture.» Trop mécaniste pour être fertile, l'obsession ne devait pas être appliquée à la lettre.

Une opération amoral

La structure et sa transgression n'ont pas été les seuls déclencheurs d'écriture. À la source de l'œuvre, un rêve, transposé à la treizième «Heure» du roman. «J'ai fait un travail littéraire sur ce rêve, et l'histoire m'est apparue jusqu'à la fin. Oui, cela supposait qu'une certaine censure tombe. Ce qui est surtout vrai pour le dernier chapitre...»

Comme les «Monologues», le dernier chapitre a été écrit d'un jet. L'auteure a ensuite travaillé à en éliminer le pathos. «Pour tous les autres chapitres, j'avais pourtant réussi à maintenir une certaine distance... Mais, au moment d'écrire ce dernier chapitre, j'étais émue... Il n'y avait pas, dans la première version du dénouement, le calme et la détermination de Mathilde. Ce que j'ai rétabli par la suite.»

Elle le dit d'elle-même. Le dernier chapitre se confond davantage avec sa propre vie. D'un point de vue figuré, cela s'entend. Malgré tout, n'a-t-elle pas eu quelque problème moral à décrire un milieu alcoolique qu'elle semble connaître de l'intérieur? Elle affirme que, très vite, elle a eu deux familles. La réelle et la littéraire. Alors, les questions d'ordre moral ne se posaient plus. Par ailleurs, Francine D'Amour a mis le point final à son roman en août 1986. À l'été 1987, elle perdait, en l'espace d'une semaine, son père et sa mère. «Je ne peux donc imaginer quelle aurait été leur réaction à la publication du livre... Ni la mienne.»

Au nom du Père et de la Fille: Il n'arrive pas si souvent qu'un roman excite, bouleverse, force l'admiration et provoque des émotions fortes; qu'il crée une atmosphère d'agonie et de désespoir; qu'il engendre simultanément la vision d'une renaissance. Dans le silence de la lecture.

Non, il n'arrive pas si souvent qu'un roman nage en eaux troubles pour y quérir une libération sans peur. Qu'il garde un œil perçant en surface, s'enfonçant toujours plus dans la profondeur émotive qui nous lie à des personnages réels ou imaginaires.

Il n'arrive pas si souvent que l'on parle de la haine amoureuse de la Fille et du Père, car le désir ne s'inscrit pas de façon simpliste dans les êtres de chair. Certaines zones d'émotivité s'expriment difficilement dans le discours que nous nous autorisons comme entités sentimentales. On a déjà beaucoup dit à propos du Père, de la Mère et du Fils. Ainsi soient-ils. Et la Fille? On l'a trop souvent confinée à un rôle d'analogue, pâle reflet du principe dominant.

Il arrive cependant que soit rétablie la perspective. La romancière

met en scène la Fille parricide. Une zone occultée de notre culture et de notre individualité fait soudain entendre les échos d'une histoire ancienne. La romancière va encore plus loin et introduit le lexique œdipien dans une scène définitive d'amour-mort. Elle réussit alors à inscrire dans son texte le dépassement de la passion destructrice et réalise, par delà le bien et le mal, une réconciliation annonciatrice d'autonomie.

Il arrive que certains romans soient nécessaires. ●

Josette Giguère

Le défi du succès

Dans la lancée de sa première œuvre, Francine D'Amour a immédiatement commencé un deuxième roman. «Cette fois-ci, je suis partie sans structure, mais je crois que ça m'insécurise. J'ai un décor (les îles Galapagos), des personnages (une jeune Anglaise, notamment), un prétexte (le darwinisme), mais pas d'histoire. Et je tiens à ce qu'il y en ait une. En fait, je dois dire

que je n'ai pas une imagination délicate pour les histoires. Et puis, ça m'angoisse que les gens me prennent pour une écrivaine. Je crains de ne pas être à la hauteur.»

À ces mots, l'intervieweuse ne peut s'empêcher de relever un sourcil. L'angoisse du deuxième roman, sans doute. Le magnétophone s'arrête, la dernière cigarette est écrasée. Fin de l'entrevue. Le compagnon offre une nouvelle tasse de café. Remerciements

et salutations d'usage. L'escalier mène tranquillement jusqu'à la rue. Ce dimanche est éclaboussé de soleil. ■

Josette Giguère

1. Francine D'Amour, *Les Dimanches sont mortels*. Montréal, Guérin littérature, 1987, 184 pages.
2. Francine D'Amour enseigne la linguistique et la littérature au Cégep Montmorency de Laval.
3. Francine D'Amour, *op. cit.*, p. 15.
4. *Ibid.*, p. 37.
5. *Ibid.*, p. 93.

NOUVEAUTÉ

Simonne Monet-Chartrand Ma vie comme rivière tome 3 récit autobiographique 1949-1963

«Simonne Monet-Chartrand a trouvé une façon ingénieuse et captivante de se raconter tout en racontant une période de notre histoire. Des correspondances diverses, des extraits d'articles, d'entrevues, et toute une iconographie étonnamment variée viennent illustrer les mémoires solidement documentés d'une femme exceptionnelle, à la fois témoin attentif et actrice passionnée de son temps. Le récit de Simonne Monet-Chartrand, ponctué d'anecdotes inédites et de péripéties familiales, vient éclairer, compléter et même corriger, avec une clairvoyance, une chaleur et un sens de l'humour jamais démentis, les enseignements désincarnés de notre histoire officielle.»

Francine Laurendeau
extrait de la préface

Diffusion Dimedia



PHOTOEIL

les éditions du remue-ménage